



«Je n'aurais jamais cru avoir l'émotion de voir ces feuillets un jour»

Entretien avec la chercheuse Nathalie Mauriac Dyer, descendante des Proust

Recueilli par
FRÉDÉRIQUE ROUSSEL

Nathalie Mauriac Dyer pourrait parler de providence. Les soixante-quinze feuillets perdus et espérés ont ressurgi entre ses mains. Directrice de recherche au CNRS, spécialiste de l'œuvre de Marcel Proust, elle est aussi son arrière-petite-nièce. Rencontre.

Que représente la découverte et l'édition des *Soixante-quinze Feuillets* ?

On les attendait depuis longtemps, on savait qu'ils existaient, mais on n'était pas sûr de les retrouver. Même si le fonds Proust de la BNF est énorme, il y manquait le socle d'*A la Recherche du temps perdu*. C'est vraiment la première fois que Proust écrit sur le même format d'ensemble une série d'épisodes qui seront tous repris dans *la Recherche*. Lui-même ne sait pas, évidemment, qu'il est en train de la commencer.

Est-ce un événement majeur pour vous ?

Bien sûr, d'autant que cela me donne le sentiment de boucler la boucle, puisque j'ai «débuté» en publiant aussi un inédit. Après la mort de ma grand-mère, on a retrouvé la dactylographie originale d'*Albertine disparue* qui changeait beaucoup de choses à la fin du roman. C'est comme ça

que je suis «entrée» dans Proust. En 1986, si j'ai pu éditer *Albertine disparue* sans être encore «spécialiste», c'est parce qu'il y avait tout le texte de *la Recherche* pour me soutenir et m'aider à comprendre ce que faisait Proust. Mais je n'aurais pas été en mesure d'éditer *les Soixante-quinze Feuillets* si je n'avais pas passé les vingt dernières années à éditer des brouillons de Proust, et bien sûr sans tous les travaux déjà existants.

Comment avez-vous travaillé ?

J'ai fait l'établissement du texte en parallèle avec Bertrand Marchal, professeur à la Sorbonne, spécialiste de Mallarmé, pour avoir un double regard. Nous avons ensuite comparé et discuté de nos différences de déchiffrement, parfois d'une simple virgule. La transcription a pris trois mois, et on a encore discuté de certains points délicats au moment des épreuves ! J'ai commencé l'annotation juste avant le confinement qui m'a permis de m'immerger. J'ai travaillé dans une solitude totale et, un mois avant de remettre le manuscrit, je l'ai fait relire par deux collègues proustiennes, Francine Goujon et Sophie Duval.

Comment procédez-vous ?

Par cercles concentriques. Vous travaillez sur quelque chose et puis vous trouvez autre chose, et vous revenez à une autre. Quand j'ai tous

les morceaux, d'un seul coup, ça se met en place. Je suis passée par des phases de terreur, craignant parfois de passer à côté de quelque chose d'essentiel. On peut laisser passer un détail qui, lui, va germer parce que c'est comme ça que Proust écrit. J'ai eu aussi des moments merveilleux et émouvants, par exemple quand après avoir reconnu Swann dans le grand-oncle, j'ai suivi dans les brouillons le trajet de cette métamorphose.

Pourquoi aura-t-il fallu attendre si longtemps ?

On se pose tous cette question. C'est Bernard de Fallois qui signale le premier (et le dernier) l'existence de ces soixante-quinze feuillets, de grand format, dans la préface de *Contre Sainte-Beuve*.

Personne après n'a réussi à en savoir plus ?

Non, alors même que j'avais fait un entretien avec lui en 2011, publié en 2013. J'ai donc été stupéfaite de découvrir qu'en fait, il les avait.

Comment avez-vous appris qu'ils existaient bien ?

On m'a demandé de faire l'inventaire des archives retrouvées chez Bernard de Fallois après sa mort en 2018. Je ne voyais rien de très grand format et j'ai demandé s'il n'y avait pas autre chose. Et on



m'a apporté une chemise tout à fait quelconque et trop petite pour les feuillets qui en dépassaient. J'ai tout de suite compris ce que c'était. Je n'aurais jamais cru avoir l'émotion de les voir un jour.

Il y a une sorte de vie parallèle entre votre travail de spécialiste de Proust et votre statut d'arrière-petite-nièce.

Les *Soixante-quinze feuillets* ont fait définitivement converger ces deux identités. Si je n'avais pas été à la fois spécialiste et descendante de Proust, je ne me serais pas retrouvée devant eux. C'est aussi en tant que descendante que j'ai tenu à le faire seule, c'était important pour moi symboliquement, d'autant qu'ils parlent aussi de la famille. J'ai apporté la transcription à ma mère de 89 ans et j'étais heureuse qu'elle soit la première à la lire. Comme j'ai tenu à envoyer le livre à la descendante de Georges Weil, le frère de Jeanne Proust.

Pourquoi avoir gardé ce nom comme titre ?

Depuis *Contre Sainte-Beuve* ils sont désignés comme cela dans les études proustiennes. A un moment, on a pensé à «le Roman de 1908», ce qui n'aurait pas été faux. Mais «les soixante-quinze feuillets» cela renvoie à leur statut d'objet perdu, et ne préjuge pas d'une interprétation, n'épuise pas le mystère.

Leur aspect autobiographique est incroyable.

C'est unique. On n'en a pas d'autre exemple.

Et Auteuil, ses fauteuils en osier...

Ce détail m'a énormément touchée. La mémoire passe par ces petites choses a priori anodines et qui, en fait, sont poignantes. Il ne peut pas dire Adèle bien long-

temps, il ne peut pas garder Jeanne, mais il y a les fauteuils en osier qui sont là.

Qu'est-ce qui vous fascine dans cette œuvre ?

A mes yeux, elle résume la littérature. Il y a une poésie extraordinaire, et il a tout compris de la comédie humaine.

Quand vous étiez petite, sa présence était-elle prégnante ?

Chez ma grand-mère, il y avait son portrait dans son salon. Et elle parlait beaucoup de «Marcel».

Vous avez eu envie de le lire ?

Pas tellement, de la même manière que je n'avais pas très envie de lire François Mauriac. Mon père était écrivain aussi et recevait tous les livres qui paraissaient. J'ai grandi dans les années 70, une grande période pour les essais, tous les Genette, les Kristeva, les Deleuze, les Lacan, les Foucault. C'était ça qui m'intéressait, la pensée critique. Cela m'a marquée, cela m'a formée.

Comment vous êtes-vous retrouvée à étudier Proust ?

Après l'agrégation de lettres modernes, j'ai voulu faire du grec ancien et j'envisageais une thèse dans ce domaine quand un jour mon père m'a dit: «J'ai trouvé Albertine disparue.» Je n'étais pas encore hypnotisée, et donc pas spécialement pressée de voir ce manuscrit, mais j'ai été saisie, parce que c'était vraiment saisissant, la première page avec le titre en grandes lettres, et la modification d'une écriture très posée à la mort d'Albertine, «au bord de la Vivonne», à Combray, donc. Ce manuscrit oublié dégageait vraiment quelque chose.

Était-ce une sorte de révélation ?

Oui, c'était la fin de la *Recherche* qui basculait, Proust était en train de tout refondre avant *le Temps retrouvé*. Les «soixante-

quinze feuillets», c'est aussi une révélation, mais d'un autre genre, car on est à l'autre bout de la *Recherche*, ce sont les prémises, l'aurore, Proust ne sait pas encore où il va... Mais là aussi il est saisissant. Jean-Yves Tadié me l'avait dit très tôt: on n'échappe pas à Proust. Je ne m'en plains pas. ◆



F. MANTOVANI

MARCEL PROUST
LES SOIXANTE-QUINZE
FEUILLETS
Edition établie par Natli
Mauriac Dyer. Gallimard,
378 pp., 21 €. [En librairie le 1^{er} avril.](#)

